

Évelyne COMBEAU-MARI (dir.), *Les Voyageuses dans l'océan Indien. XIX^e-première moitié du XX^e siècle. Identité et altérités*, Rennes, PUR, 2019. Un vol. de 274 p.

I confess, I am malicious enough to desire, that the world should see to how much better purpose the LADIES travel than their LORDS; and that, whilst it is surfeited with male Travels, all in the same tone, an stuffed with the same trifles, a lady has the skill to strike out a new path, and to embellish a worn-out subject with variety of fresh and elegant entertainment. [...] the reader will find a more true and accurate account of the customs and manners of the several nations with whom the lady conversed, than he can in any other author¹.

C'est dans ces termes que Mary Astell fait l'éloge, en 1724, des célèbres *Letters from Turkey*, encore inédites, de Lady Montagu. Elle affirme à la fois une supériorité et un privilège épistémique de la littérature de voyage due aux femmes. Cette production mérite-t-elle l'intérêt parce qu'il n'était donné qu'exceptionnellement aux femmes de faire des voyages lointains et d'en rendre compte ou existe-t-il véritablement une spécificité du regard féminin sur les cultures éloignées ?

Depuis l'histoire extraordinaire de Catalina de Erauso, dite Monja Alférez (1592-1650), les voyageuses, volontaires ou involontaires, exercent une grande fascination alors que le voyage féminin était longtemps considéré comme une forme de transgression des lois sociales. En témoigne l'histoire que leur consacre dès 1866 Richard Cortembert (1836-1884) dans *Les illustres Voyageuses*. Dans sa préface, le secrétaire de la Société de géographie de Paris se sent encore obligé de justifier la possibilité de voyager pour « une femme dégagée de toutes les obligations, de toutes les exigences qui l'enchaînent à la maison »². Ces justifications semblent superflues vingt ans plus tard lorsqu'Amélie Chevalier emboîte le pas à Cortembert avec *Les Voyageuses au XIX^e siècle* (1888). On serait même arrivé, au moment où elle publie son ouvrage, à une sorte de banalisation du voyage féminin, si peu courant dans les époques précédentes :

Depuis quelques années, la facilité de communication, en supprimant la distance, a généralisé le goût et l'habitude des voyages. Ce qui eût été une expédition aventureuse est maintenant une promenade de vacances. Les femmes comme les hommes subissent cet entraînement. [...] Des récits de voyage écrits par des femmes paraissent chaque année³.

Objet d'exploration, au 19^e siècle, de curieux et de curieuses, le voyage féminin est devenu depuis une trentaine d'années un champ de recherche extrêmement productif⁴, à la croisée des chemins entre études féminines et études postcoloniales, entre recherches littéraires et enquêtes historiennes. Des travaux assez nombreux ont été consacrés d'ores et déjà au voyage féminin en Europe et en Orient, mais l'océan Indien était demeuré *terra incognita*. L'ouvrage collectif dirigé par Évelyne Combeau-Mari *Les Voyageuses dans l'océan Indien. XIX^e siècle-*

¹ Lady Astell, « Preface », in: Lady Mary Wortley Montagu, *Letters and Works*, éd. Lord Wharncliffe, Londres, Henry G. Bohn, 1856, t.1, p. 223. « J'avoue que je suis assez malicieuse pour désirer que le monde voie à quel point les Dames tirent meilleur profit des voyages que les Messieurs ; et que, tandis que le monde est surchargé jusqu'à l'excès de voyages masculins, tous rédigés sur le même ton et truffés des mêmes bagatelles, une dame a la capacité de tracer un nouveau chemin et d'embellir un sujet usé avec une variété de divertissements frais et élégants. [...] le lecteur trouvera une relation plus vraie et exacte des coutumes et manières des différentes nations avec lesquelles la dame s'est entretenue, que chez n'importe quel autre auteur. » [trad. A.P.]

² Richard Cortembert, *Les illustres Voyageuses*, Paris, Maillet, 1866, p. VI.

³ Amélie Chevalier, *Les Voyageuses au XIX^e siècle*, Tours, Alfred Mame, 1888, p. 7.

⁴ Voir le numéro spécial de la revue *Clio* consacré aux *Voyageuses* et notamment la mise au point théorique de Billie Melman, « Orientation historiographiques. Voyage, genre et colonisation », dans *Clio* n° 28 (2008), p. 159-184 et Elke Frederiksen, « Der Blick in die Ferne. Zur Reiseliteratur von Frauen », in: Hiltrud Gnüg / Renate Möhrmann (dirs.), *Frauen-Literatur-Geschichte: Schreibende Frauen vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, Stuttgart, Metzler, 1999, p. 147-165.

première moitié du XX^e siècle. Identité et altérités vient combler ce manque. Son intérêt est aussi de confronter des situations et donc aussi des textes très hétérogènes. Les récits de certaines voyageuses illustres, conçus dès l'origine pour la publication, ont en effet peu de choses en commun avec les lettres que les épouses de missionnaires pouvaient adresser à leurs proches.

Un premier temps du livre, en guise de prélude, fait abstraction de cette aire géographique et propose des perspectives plus générales. Pionnier des recherches sur l'histoire de l'aventure, Sylvain Venayre a inspiré avec ses travaux plusieurs contributions du volume qu'inaugure son article. Dans « L'aventure autrement », il rappelle l'intérêt de sources comme les correspondances et les conférences pour étudier l'évolution du discours sur l'aventure et confie quelques secrets de fabrication de ses propres essais dans le genre du récit de voyage. Dans son article « "Voyageuses de lettres" dans les années trente. Le récit de voyage féminin au prisme de la collection », Myriam Boucharenc se penche quant à elle sur une collection de récits de voyages féminins qui comporte 20 titres publiés entre 1930 et 1948. Elle montre très bien l'ambiguïté d'une politique éditoriale « qui consiste à canoniser le récit du voyage féminin en exploitant la valeur que représente la double marginalité de la voyageuse et de la femme auteur » (p. 39). Ayant eu accès aux archives du fonds Grasset-Fasquelle à l'IMEC, elle fournit des renseignements précieux sur les négociations entre Eugène Fasquelle et ses autrices, parfois invitées à revoir leurs manuscrits.

Les trois parties suivantes de l'ouvrage proposent une structuration chronologique et abordent successivement les expériences pionnières (1800-1870), le voyage féminin dans ses relations avec l'empire colonial (1870-1920) et la professionnalisation du voyage féminin (1920-1939).

La deuxième partie du livre concerne donc la période la plus ancienne. La prise de risque est encore considérable pour les « grandes voyageuses » qui, au début du 19^e siècle, ne craignent ni les destinations lointaines, ni les interdits relatifs aux voyages. Comme le rappelle Chantal Meure dans son article « Une aventure ambiguë », c'est en effet de façon illégale, habillée en homme, que Rose de Freycinet s'embarque à bord de l'*Uranie* de 1817 à 1820 pour accompagner son mari qui commandait la circumnavigation ordonnée par Louis XVIII. Destiné à une amie et publié seulement en 1927, son journal de voyage fournit des descriptions nuancées des sociétés coloniales comme l'île Maurice, mais renvoie au récit officiel de son mari lorsqu'il s'agit de l'expédition proprement dite.

Dans « Les rencontres inter-personnelles de quelques femmes-voyageuses à l'île Maurice (1803-1905) », Neelam Pirbhai-Jetha compare le discours colonial que tiennent Lady Bartram, Lady Broome et Ida Pfeiffer au sujet de la situation sur l'île Maurice. Sa contribution permet de mesurer comment les stéréotypes de l'eurocentrisme l'emportent sur le souci, parfois exprimé, d'une relation égalitaire avec l'autre non-occidental.

De toutes les voyageuses du 19^e siècle, la plus célèbre, mais aussi la plus audacieuse est incontestablement l'Autrichienne Ida Pfeiffer (1797-1858) dont les pérégrinations lui valent une immense notoriété de son vivant. Elle est reçue membre honoraire de la Société géographique de Paris en 1856 et Richard Cortembert comme Amélie Chevalier lui consacrent chacun un chapitre admiratif dans leur ouvrage respectif. Une fois libérée de ses obligations de mère de famille, cette Viennoise intrépide, alors âgée de 44 ans, entreprend son premier voyage lointain en Terre sainte. Ida Pfeiffer croise ensuite l'océan Indien à trois reprises : en 1847, lors de son premier tour du monde (1846-1848), entre 1851 et 1852 à l'occasion de sa deuxième circumnavigation et en 1857 lorsqu'elle entreprend un voyage à Madagascar. Dans leur article « Représentations des confins de l'océan Indien. Les aventures d'Ida Pfeiffer, 1847-1857 », Évelyne Combeau-Mari et Jehanne-Emmanuelle Monnier privilégient « les explorations marquées par le risque et le défi » (p. 98). L'étude est ainsi focalisée sur le séjour d'Ida Pfeiffer dans les îles indonésiennes, puis à Antananarivo. À Bornéo, aucune mise en garde n'arrête la

voyageuse qui ne craint pas de s'aventurer dans des régions encore peu, voire inexplorées par les Européens, auprès des tribus dayaks chasseurs de têtes et à Sumatra, chez les Bataks. Les deux rédactrices de l'article soulignent l'ouverture d'esprit d'Ida Pfeiffer qui insiste volontiers sur les droits dont jouissent les Musulmanes de Padang et aux Célèbes. Elles font apparaître également l'avantage que sa qualité de femme a représenté pour Ida Pfeiffer, apparemment épargnée par les Bataks en vertu de son sexe. Des stéréotypes sur la laideur de divers peuples indonésiens coexistent chez elle avec des discours anti-européens dont la radicalité peut surprendre. L'évocation du séjour de la voyageuse à Madagascar est particulièrement intéressante parce qu'elle s'y trouve mêlée à une tentative de coup d'État contre la reine Ranavalona I^{re} qui lui vaut d'être expulsée après un séjour en prison. Du coup, sa vision sinistre des Malgaches contraste avec l'absence de préjugés dont elle faisait preuve en Indonésie. On regrettera seulement, à propos de la contribution éclairante et par ailleurs bien documentée d'Evelyne Combeau-Mari et de Jehanne-Emmanuelle Monnier, qu'elles n'aient pas pris en compte les travaux qui, en allemand, font autorité sur Ida Pfeiffer et le voyage féminin au 19^e siècle⁵.

La troisième partie du volume débute avec une étude de Shirley Doulière intitulée « Le voyage d'Isabella L. Bird en Malaisie. L'océan Indien, lieu de la déconstruction de "l'ange du foyer" ». *The Golden Chersonese and the Way Thither* (1883) relate sous forme épistolaire le voyage d'Isabella Bird à Perak en Malaisie de janvier à février 1879, à une époque donc où cette région était peu connue des Européens. Shirley Doulière montre bien l'ambivalence du livre qui oscille entre apologie de l'administration coloniale britannique et positions progressistes, entre conformisme victorien et discours pseudo-anthropologique. Le souci de la religion, absent des lettres authentiques de Bird que l'historienne a pu consulter dans les archives, représente ainsi un ajout *a posteriori* dans les correspondances remaniées, destinées au public, du *Golden Chersonese*.

À l'opposé des voyageuses célèbres comme Ida Pfeiffer ou Isabelle Bird, les épouses des missionnaires, parties à Madagascar pour accompagner leurs maris, n'ont pas cherché à publier le récit de leur séjour. Dans son article « Voyage et séjour à Madagascar vers 1900. Une correspondance des femmes de missionnaires », Jean-Michel Vasquez a d'autant plus de mérite de s'être intéressé aux missives que certaines d'entre elles ont échangées. Obligée de retourner en France, la femme du pasteur Bianquis reçoit des lettres d'une quarantaine de personnes, surtout des femmes, demeurées à Madagascar. Ces documents font voir essentiellement les soucis du quotidien de ces expatriées qui participent aux activités pastorales et éducatives de leurs époux, tout en étant contraintes à une plus grande sédentarité.

Dans son article « La princesse sauvage. L'Afrique de l'Est vue par Hélène de France duchesse d'Aoste dans ses *Voyages en Afrique* (1913) », Sonja Maltzner aborde une grande aristocrate passionnée de voyage. Tout en étant consciente de son rang, cette fervente catholique est d'abord fascinée par l'aspect « pittoresque » du continent noir. Mais lors de son deuxième voyage, elle « découvre l'Afrique comme un monde à l'opposé de la vie contraignante d'une duchesse européenne » (p. 183) et n'hésite pas à critiquer la situation de la femme occidentale par le biais de descriptions de femmes africaines.

Il n'est pas certain que l'on puisse considérer Emily Ruete, née Sayyida Salme bint Said al-Busaid, princesse de Zanzibar et d'Oman (1844-1924), qui a fui son pays à 22 ans pour suivre en Europe son amant allemand, comme une « Voyageuse dans l'océan Indien ». Certes, le dernier chapitre de son livre évoque ses brèves retrouvailles avec Zanzibar, où, devenue chrétienne et bourgeoise allemande, elle retourne sous la protection de la marine de Bismarck,

⁵ Voir Gabriele Habinger, *Eine Wiener Biedermeierdame erobert die Welt: die Lebensgeschichte der Ida Pfeiffer (1797-1858)*, Vienne, Promedia, 1997 et *Ida Pfeiffer: eine Forschungsreisende des Biedermeier*, Vienne, Milena, 2014, ainsi que Ulrike Stamm, *Der Orient der Frauen. Reiseberichte deutschsprachiger Autorinnen im frühen 19. Jahrhundert*, Köln/Weimar/Vienne, 2010.

19 ans après sa fuite⁶. Mais ses *Memoiren einer arabischen Prinzessin* (1886) ne sont pas un récit de voyage, mais un témoignage autobiographique sur la société de son pays natal. C'est précisément cette perspective inverse qui rend ses textes, étudiés par Gabriele Fois-Kaschel dans son article « Le regard vers l'autre chez soi au loin », particulièrement intéressants à la fois pour la connaissance de cette partie de l'océan Indien au milieu du 19^e siècle et la mentalité d'une transfuge, à cheval sur deux cultures. Car la princesse orientale, qui a connu de l'intérieur le harem d'un sultan, s'inscrit résolument en faux contre les clichés de l'époque relatifs aux musulmanes et conteste la « prétendue supériorité du modèle civilisationnel occidental » (p. 187). Les analyses stylistiques proposées par Gabriele Fois-Kachel, en particulier sur le système énonciatif et les déictiques dans les mémoires où le *je* du présent alterne avec le *nous* du passé, sont extrêmement précieuses pour cerner la façon dont Emily Ruete se situe, au moment de l'écriture, dans sa langue d'adoption, par rapport à l'environnement de son enfance. Cela dit, la version originale allemande fait cruellement défaut dans des analyses philologiques qui ne citent que des traductions françaises dues à l'autrice du chapitre. C'est d'autant plus regrettable que version originale et traduction française coexistent heureusement dans d'autres articles de l'ouvrage.

La quatrième partie du livre est inaugurée par l'article de Yaelle Arasa « De Téhéran à Java. Les voyageuses d'Albert Kahn dans l'océan indien 1910-1930 ». Yaelle Arasa montre comment la bourse féminine *Autour du monde* créée par le mécène Albert Kahn a contribué à l'émancipation de vingt-cinq lauréates brillantes de l'agrégation qui ont pu entreprendre des voyages d'étude, seules ou en binôme, dans des contrées très éloignées. Les sept boursières qui ont parcouru l'océan Indien ont été durablement marquées par des séjours en Perse, en Inde ou à Ceylan et leurs rapports sont des sources précieuses, notamment pour la perception, par ces jeunes intellectuelles, de la situation politique dans les pays visités.

Née à Jérusalem d'une diaconesse allemande et d'un juif polonais converti au protestantisme, marchand d'antiquités et faussaire, Myriam Harry, qui vécut toute son enfance en Palestine, n'était pas prédestinée à devenir une femme de lettres française, auréolée du premier prix *Fémina* (1904). C'est pourtant dans sa langue d'adoption que cette incarnation de l'écrivaine-voyageuse, très introduite dans les milieux littéraires⁷, publie un nombre impressionnant de reportages dans les journaux, de romans et de récits de voyage. Jouissant d'une grande notoriété, elle accepte en 1935 une invitation du gouverneur général de Madagascar et s'embarque avec son mari vers l'océan Indien. Dans son article « Une femme de lettres dans les îles du sud-ouest de l'océan Indien. Myriam Harry (1935-1936) », Évelyne Combeau-Mari étudie les retombées « documentaires » de ce voyage dont Myriam Harry a également tiré trois romans. Elle montre combien l'identité orientale demeure vivace chez cette écrivaine qui consacre des pages très nombreuses et sensuelles à des portraits de femmes et à la condition féminine d'abord à Zanzibar et dans les îles Comores évoquées dans *D'autres îles de volupté* (1940), puis à Madagascar dans *Routes malgaches, le Sud de Madagascar* (1943). À Madagascar, elle est aussi attentive aux coutumes et aux particularités de la vie locale qu'à la mythologie malgache, ce qui n'empêche pas ses relations de voyage de céder fréquemment à la tentation du romanesque.

Dans l'article qui clôt l'ouvrage « En première lignes... Les routes impériales des journalistes Marie Édith de Bonneuil Dauban et Titaÿna dans l'océan Indien, 1930-1940 », Valérie Boulain évoque deux journalistes voyageuses qui courent après le scoop dans l'océan Indien, à un moment où s'accroissent les rivalités entre puissances coloniales. Toutes les deux appartiennent à une nouvelle catégorie de journalistes qui vivent de leurs publications. Alors

⁶ Voir [Emily Ruete], *Memoiren einer arabischen Prinzessin*, t. 2, Berlin, Friedrich Luckart, 1886, p. 157 s.

⁷ Comme Myriam Henry le raconte dans *Trois ombres* (1932), Huysmans (et non Jules Lemaître, comme il est indiqué par erreur dans l'article), à qui elle avait rendu visite en 1902, avait été impressionné par sa féminité orientale. Voir Myriam Henry, *Trois ombres*, Paris, Flammarion, 1932, p. 23 s.

qu'Édith de Bonneuil Dauban chante la réussite de la colonisation française dans l'océan Indien, Titaŷna (de son vrai nom Elisabeth Sauvy) a des mots tellement durs pour la société coloniale réunionnaise qu'elle suscite des réactions très vives de la part d'hommes politiques de l'île. Auguste Brunet, député de la Réunion, l'accuse en 1936 d'agir pour la propagande de l'Allemagne nazie, sans se douter qu'elle rejoindra peu d'années plus tard le camp des collaborateurs. Edith de Bonneuil Dauban s'illustre par une interview partisane de Mussolini et la fascination de Titaŷna pour Hitler s'exprime dans un entretien avec le Führer de janvier 1936. Ni le voyage, ni la féminité, n'immunisent contre la peste brune...

Dans sa conclusion de l'ouvrage, Évelyne Combeau-Mari propose un bilan des différentes contributions. Tout en se situant « à l'écart des grandes routes de voyage » (p.266), l'océan Indien a suscité la curiosité d'un certain nombre de voyageuses dont les récits attendent encore d'être explorés. Des enquêtes complémentaires sur les femmes missionnaires et leurs tournées méritent également d'être entreprises. Il faut donc souhaiter, avec la responsable du volume, que cet ouvrage collectif connaîtra bientôt des prolongements.

ANDRÉAS PFERSMANN